

Article

« Noëlle Carruggi, *Marguerite Duras. Une expérience intérieure* : « le gommage de l'être en faveur du tout » »

Francine Belle-Isle

Études littéraires, vol. 29, n° 2, 1996, p. 141-146.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/501166ar>

DOI: 10.7202/501166ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La section « Débats », jusque là consacrée à la confrontation collégiale autour d'une publication récente, s'ouvre à la discussion à propos d'un article paru dans *Études littéraires*. Les textes publiés dans la section « Dossier » ou « Analyses » peuvent ainsi faire l'objet d'un débat. Pour discuter des idées ou des arguments que propose un article, vous n'avez qu'à nous faire parvenir votre texte, d'au maximum cinq pages (7500 caractères), et nous nous occuperons de contacter l'auteur afin d'obtenir sa réplique.

Carruggi, Noëlle, Marguerite Duras. *Une expérience intérieure : « le gommage de l'être en faveur du tout »*, New York, Peter Lang, 1995, 160 p.

■ Je ne sais trop pourquoi mais avec sa couverture rigide, aux couleurs sobres et un peu froides du gris, blanc et bleu, le petit ouvrage de Noëlle Carruggi consacré à deux romans de Marguerite Duras — *la Vie tranquille* et *le Vice-consul* — m'apparaît comme un Livre d'Heures, fait pour tenir dans une main tandis que de l'autre on tourne les pages, retrouvant sans peine les versets familiers d'un texte immuable. Il n'y manque que les signets d'usage, qui rendraient plus confortable encore le parcours de lecture. Au fil de cette image disons *monacale*, au moins deux choses peuvent être aperçues. La première, que le champ de perspective critique adopté ici privilégie au départ le rapport à une *expérience spirituelle* d'ordre intime et sacré et place donc les pièces de l'échiquier analytique en fonction du dévoilement progressif de la dimension mystique, voire religieuse du texte durassien. La seconde, que cette reconnaissance d'une *marche* initiatique vers l'Absolu, amorcée dans *la Vie tranquille* et menée à son point d'orgue dans *le Vice-consul*, ne se reçoit pas comme une extravagance de lecture, comme un *destin* critique extraordinaire, mais bien comme une méditation intégrée aux mouvements internes des textes et y trouvant naturellement lieu et place. C'est donc dire qu'on entre dans l'espace durassien de Noëlle Carruggi avec gravité et respect, ce qui n'exclut pas une certaine réserve, mais sans choc particulier ni résistance excessive. Et ce, pour ma part, en dépit des incompatibilités parfois très vives de nos *terrains d'approches* respectifs, incompatibilités qui devraient s'éprouver ici bien plus durement qu'elles n'y arrivent de fait.

Disons-le simplement, j'ai aimé la lecture de filiation que Noëlle Carruggi construit à même *la Vie tranquille* et *le Vice-consul*, deux romans de Duras parus à plus de vingt ans d'intervalle, et qu'elle défend avec une autorité toute pacifique et beaucoup d'élégance. Est-ce l'une ou l'autre de ces marques, ou les deux à la fois qui découragent toute violence polémique et rendent la réplique forcément plus conciliante ? En tout

cas, jamais je n'ai eu envie de faire grief à l'auteure d'avoir choisi une position critique — ontologique et de conscience — susceptible pourtant de donner ici à la mienne — psychanalytique et d'inconscience — valeur de non-lieu et de la démettre de toute forme de pertinence. Je n'ai pas résisté, en effet, à prendre la voie d'interprétation à laquelle on me conviait, quitte à m'écarter de mes propres sentiers battus et à devoir effectivement convenir qu'il y a toujours profit à aller voir ailleurs comment les choses se passent. Je n'ai pas résisté, dis-je, mais un peu tout de même et j'ai parfois été agacée de certaines ambiguïtés dont je voudrais maintenant demander à Noëlle Carruggi de quelle façon elle est arrivée à s'en arranger.

Convoqué dans le sens d'une méditation sur l'être du monde, le texte de Duras, lui non plus, ne se rebiffe pas trop à venir témoigner de cette « expérience intérieure » dont on le pressent porteur. Le problème n'est donc pas là. Par ailleurs, il me semble que les deux romans retenus y sont parfois amenés par des chemins détournés, après tâtonnements et quelques lenteurs de la part de la voix critique, comme si elle-même avait hésité un certain temps avant de s'engager définitivement dans cette direction plus philosophique. Des traces à cet effet sont assez explicites. Dans les titres de chapitres d'abord, où d'entrée de jeu l'ambivalence de l'auteure se voit projetée sur *la Vie tranquille*, déclaré « roman ambigu » ; où les formules en tête — « Un périple initiatique », « la Dissolution du sujet », « De la quête individuelle à l'histoire de tous » — pourraient souvent se comprendre en des avenues — mythique, psychanalytique, symbolique — qui, pour se reconnaître des affinités circonstanciées, n'en restent pas moins fort différentes. Dans les références critiques et bibliographiques ensuite, où sont citées sans trop de forme, au gré des besoins immédiats, des compétences hétérogènes qui se retrouvent parfois à cautionner ensemble une cause qu'elles n'entendent pas forcément de la même façon. Ainsi, à propos de la douleur durassienne, dont Noëlle Carruggi veut montrer qu'elle a dans le texte statut d'immanence (p. 49-60) et qu'elle est de ce fait libérée du fardeau de sa preuve dans ses causes et ses effets, il est clair que Julia Kristeva et Jean-Paul Sartre, appelés tous les deux à valider la démonstration, l'une plus directement que l'autre cependant, ne le font pas du même lieu théorique, l'une se situant dans l'inconscient de la mélancolie, l'autre tout à fait ailleurs dans les affects de la conscience existentielle. Je comprends qu'en l'occurrence, devant cette proximité insolite, il devienne impératif de préciser que « toutefois, la méditation de *la Vie Tranquille* présente des divergences considérables avec cette autre fameuse méditation, à savoir celle de Roquentin dans *la Nausée* » (p 58), mais cela semble tellement aller de soi qu'on se demande quand même *pourquoi* il fallait absolument faire ce détour...

Autre motif d'impatience chez moi et depuis pas mal de temps déjà, ici à peine suscitée cependant (et alors Noëlle Carruggi voudra bien me pardonner de prendre la mouche sur ce qui lui apparaîtra comme une brouille) : je sais bien que les mots sont à tout le monde et qu'il n'y a pas de chasse gardée sur les réalités du monde telles que décrites par un lieu théorique nommément constitué, mais à condition toutefois que soit respectée la teneur des concepts arrêtés du point d'origine, autrement on s'expose à ne plus trop bien savoir de quoi on parle. Ainsi, parler de « scène primitive » (p. 23) dès

qu'une tierce personne est le témoin plus ou moins obligé des ébats amoureux d'un couple — dans *la Vie Tranquille*, Françou qui entend Jérôme et Clémence faire l'amour —, surtout quand elle a pleine *connaissance* de ce qui est en train de se passer, ce n'est pas simplement abuser d'un terme, c'est plus gravement faire se résorber le scénario d'un fantasme inconscient dans la matérialité immédiate d'un événement ponctuel. Ce genre de court-circuit, si Freud lui-même, pour d'autres raisons cependant, n'a pas toujours évité de le faire, est dangereux parce qu'il expose qui s'en autorise à voir s'aiguiser les susceptibilités chauvines d'un lecteur méfiant de nature...

J'ai été particulièrement sensible à l'intérêt qu'a montré Noëlle Carruggi pour *la Vie tranquille*, un des premiers romans de Duras que la critique n'a pas beaucoup fréquenté. Le livre de Carruggi montre bien pourtant combien ce texte est déjà profondément *durassien*, qu'il porte les marques d'amour et de mort des œuvres futures et que son héroïne Françou, si elle reste encore un personnage traditionnel, malgré ses airs de détachement, évoque déjà en filigrane les silhouettes fantomatiques des grandes figures durassiennes, ici du Vice-consul de France à Lahore. À cet effet, la scène du miroir où Françou dans sa chambre d'hôtel découvre son image dans l'étonnement de ne pas s'y reconnaître (p. 57 sq.), et que Noëlle Carruggi analyse à juste titre comme une « dissolution du sujet », aurait pu, me semble-t-il, être davantage exploitée, précisément dans le rapport de duplication qu'elle risque d'avoir avec le nom effacé — Jean-Marc de H. — du Vice-consul, cet homme au visage sans expression, dont on voit mal les yeux et qui tire des balles dans les glaces de sa résidence à Lahore. Plus soutenue encore, la filiation actantielle entre Françou et le Vice-consul aurait peut-être permis d'éviter ce que j'appellerais la « tentation auto-biographique », celle qui menace quiconque se penche sur l'écriture de Duras, comme si la fascination qu'exerce l'auteure sur la critique ne pouvait que contaminer ses textes d'une ingérence indue, faisant de Duras, dans *les Parleuses* ou dans *les Yeux verts* par exemple, ou d'Alain Vircondelet, un de ses biographes, des voix d'élection et plus que d'autres autorisées à donner *sens* aux textes à lire. Pouvoir de séduction dont pourtant les littéraires ont appris à se méfier, mais qui, dans le cas Duras, semble intact.

Pour terminer et après avoir redit à Noëlle Carruggi le plaisir pris à « méditer » son ouvrage, je lui poserais une dernière question : pourquoi ne pas avoir intégré à sa ligne de filiation des personnages durassiens, comme médiatrice privilégiée, la figure de ravissement de Lol V. Stein ? Il y a bien une raison, non ?

Francine Belle-Isle
Université du Québec à Chicoutimi

■ En évoquant un Livre d'Heures et en suivant le fil de cette image *monacale*, Francine Belle-Isle a choisi des images éloquentes pour présenter mon modeste ouvrage. Lorsque, de surcroît, le prénom de ma commentatrice me renvoie à celui de l'héroïne de *la*

Vie tranquille, je ne peux que m'incliner devant une voix critique qui, en dépit des « incompatibilités de nos terrains d'approche respectifs », a su faire preuve d'une remarquable ouverture d'esprit. En s'engageant dans un chemin de lecture qui demande que l'on abandonne ses points de repère familiers et en se risquant à jouer le jeu auquel je la conviais, Francine Belle-Isle n'a pour autant rien perdu de l'acuité de son regard critique et les questions qu'elle me pose m'ont renvoyée plusieurs années en arrière. Il me faut en effet revenir à la genèse de mon ouvrage pour rendre compte de la façon dont je me suis arrangée pour m'accommoder de certaines ambiguïtés et expliquer les lenteurs soulignées à juste titre par ma lectrice.

Bien avant de découvrir cette phrase de Duras : « Écrire, cela a affaire avec Dieu, une sorte de prémonition très troublée, très troublante de Dieu », l'écriture durassienne, avec ses rythmes incantatoires, ses blancs ou paroles de silence, ses oxymores — figures privilégiés de la parole mystique —, évoquait pour moi, plus que tout autre chose, la quête d'un absolu et une rencontre avec l'insaisissable. Je me suis toutefois vite rendu compte que les susceptibilités sont particulièrement sur le qui-vive à l'approche de ce domaine, dans lequel on ne s'aventure pas toujours « sans choc particulier ni résistance excessive ». Il n'y a d'ailleurs qu'à relire *les Parleuses*, entretiens entre Duras et Xavière Gauthier pour s'apercevoir de la méfiance, voire de l'aversion, à laquelle Duras elle-même s'est heurtée en faisant allusion à cette question :

MD : « c'est religieux, au fond, ce texte [« le Vice-consul »]. Non ? »

XG : « Comment ça religieux ? Ça me choque le mot religieux ».

[...]

MD : « faut pas se buter aux mots (Duras et Gauthier, p. 177-179).

Sans vouloir m'engager dans des querelles de chapelles et m'attarder sur les différences entre les termes, mystique, religieux ou spirituel, j'avancerai ici que le malaise qui fait surface dans cet entretien se reflète dans le domaine de la critique littéraire qui, s'il a fini par s'ouvrir à la psychanalyse, en partie parce qu'elle se réclame de la science, demeure encore méfiant vis-à-vis de tout ce qui a trait à la dimension spirituelle d'une œuvre. Dans le corpus critique durassien, notamment, une chose saute aux yeux : la profusion d'ouvrages et articles à orientation psychanalytique, à commencer par le célèbre « Hommage à Marguerite Duras sur *le Ravissement de Lol V. Stein* » de Jacques Lacan, et le petit nombre de critiques s'intéressant à la dimension spirituelle de l'écriture durassienne. Je n'irai tout de même pas jusqu'à parler d'hermétisme, puisqu'à l'époque où j'ai commencé mes recherches, avaient déjà paru *la Fable mystique* (1983) de Michel de Certeau, suivi du bel ouvrage de Madeleine Alleins, *Marguerite Duras Medium du Réel* (1984), tout entier consacré à cette « dimension ignorée » dont divers angles ont par la suite été illuminés par des critiques tels Danielle Bajomée, Youssef Ishaghpour et Bernard Alazet.

Si l'on constate cette disparité, il n'est pas surprenant que les premiers universitaires à qui j'ai présenté mon interprétation se soient montrés quelque peu réticents. C'est donc pour venir à bout de certaines résistances que j'ai décidé de démontrer mon point

de vue par la négative plutôt que par l'affirmative. Renonçant à imposer dès le départ une interprétation unilatérale, j'ai préféré moduler mes affirmations, élargir mon terrain d'approche et amener le lecteur par des chemins plus familiers vers la dimension ontologique qui m'intéressait. C'est ainsi que le premier chapitre de la version originale de mon ouvrage, « Un roman initiatique » a laissé place au chapitre intitulé « Un roman ambigu », et que j'ai commencé par mettre en relief la complexité du texte durassien avant d'élaguer mon analyse, dont les premiers niveaux ne représentent que l'écorce recouvrant l'essentiel de mon interprétation. La méditation à laquelle j'invite le lecteur procède un peu à la manière d'un koan Zen, — exercice de réflexion sur des formulations énigmatiques dont la solution n'apparaît qu'après avoir abandonné toutes les réponses obtenues par la seule pensée déductive.

S'il est exact que mes formules en-tête peuvent se comprendre en des avenues mythique, psychanalytique et symbolique et que j'ai privilégié les points de convergence existant entre ces diverses disciplines, j'aimerais renverser un instant l'argument de Francine Belle-Isle pour avancer que, en dépit de leurs divergences, ces dites disciplines ne sont pas nécessairement irréconciliables et ne fonctionnent pas en cellules closes. Pour illustrer ses théories, par exemple, la psychanalyse fait souvent appel au mythe et au symbole qui sont aussi le langage de prédilection des sciences spirituelles. Je suis cependant tout à fait d'accord avec ma commentatrice en ce qui concerne certaines distinctions, et je concéderai volontiers que l'un des désavantages de l'approche sur laquelle je viens de m'expliquer, est de brouiller un peu trop les pistes. Ne voulant pas allonger plus que nécessaire mes chemins détournés, et sans doute un peu pressée de venir à bout de leurs méandres, je suis peut-être passée trop rapidement sur certains points. En l'occurrence, la proximité de Kristeva et Sartre dans mon analyse de la douleur durassienne ne signifie aucunement que ces deux auteurs soient appelés à valider la même démonstration. Je cite en effet Kristeva lorsque j'analyse « la contemplation complice, voluptueuse, envoûtante de la mort en nous » caractéristique de la séquence de l'agonie de Jérôme, alors que je fais allusion à Sartre dans un contexte quelque peu différent, à savoir celui de la méditation sur l'existence. Ceci soit dit en passant, le détour par Sartre n'était probablement pas indispensable et je l'aurais probablement évité si les résistances rencontrées sur mon chemin ne m'avaient pas conduite à souligner les parallèles et différences entre deux méditations où la même constatation — celle de la réalité tangible de l'existence — débouche dans un cas sur une rencontre entre l'Être et le Tout, et dans l'autre, sur une sorte de coupure qui amène au concept de l'absurde. Ceci étant dit, j'aimerais tout de même lancer une boutade en faisant observer que, dans la démarche psychanalytique de Kristeva comme dans la démarche philosophique et existentielle de Sartre, on a recours à une sémantique de l'aliénation — n'oublions pas à cet effet que si le livre de Kristeva s'intitule *Soleil noir, Dépression et Mélancolie*, le titre original de *la Nausée* était *Mélancolia*. Mais arrêtons là le jeu pour revenir quelques instants sur une autre question, celle de la « scène primitive », note faisant référence à l'ouvrage de Madeleine Borgomano, l'une des premières critiques à oser défricher le terrain durassien en suivant une orientation psychanalytique. Par « scène

primitive », l'auteure de *Une Lecture des fantasme* (1985), ne fait certes pas référence à la scène primitive freudienne à proprement parler, mais souligne à un niveau purement textuel, la récurrence d'un scénario mettant en scène trois personnages et reproduisant sous diverses variantes la forme du triangle repéré par Freud. Ce détail ayant été éclairci, il ne me reste plus qu'à remercier Francine Belle-Isle d'avoir attiré mon attention sur le lien entre la scène de miroir de *la Vie tranquille* et le nom effacé du Vice-consul.

Je conclurai ce débat en répondant à la question de ma commentatrice sur *le Ravissement de Lol V. Stein...* Si j'avais voulu intégrer un autre personnage à ma ligne de filiation, j'aurais pris la figure de Lol, telle qu'elle apparaît dans le texte de Duras le plus dépouillé, *l'Amour*. Ce faisant, j'aurais probablement succombé une fois de plus au pouvoir de séduction durassien et, citant *les Parleuses* dans mon commentaire sur le triangle des trois personnages sans nom — Elle, le Fou, le Voyageur — je me serais arrêtée sur ce propos de l'auteure : « Tous, on peut dire, c'est des restes — ce que les autres appellent des restes, ce qui pour moi est le principal » (*ibid.*, p. 68). Mais cette réflexion à elle seule vaudrait la peine qu'on lui consacre un autre ouvrage.

Noëlle Carruggi

Référence

DURAS, Marguerite et Xavière GAUTHIER, *les Parleuses*, Paris, Éditions de Minuit, 1974.